

—Vous avez raison, reprit le général ; j'entrevois un moyen de tout concilier. Vengeance ne se fera pas longtemps attendre, et elle frappera en silence comme celle de Dieu.

—A-dessus il quitta Mme de G... et se mêla à la foule qui s'agitait dans le salon. Sa femme, le voyant rire et causer avec les gens de la fête, dit à de Varennes :

—Il ne sait rien ; notre ennemie n'a sans doute voulu que nous effrayer. Tout est pas encore perdu ; nous aurons le temps de la désarmer pendant l'absence de mon mari.

Quand l'heure de son départ eut sonné, le général s'avança, salua le comte prit congé de sa femme, en lui promettant d'être de retour d'Orléans en trois jours.

—Dieu nous protège, dit Mme de B. à son amant ; nous avons calomnié Mme de G..., ou peut-être ne sait-elle rien. Cependant, pour plus de sûreté, rendez-vous de venir au rendez-vous.

Le petit jour se faisait. Le comte quitta le bal pour rentrer dans son appartement, situé dans un pavillon, près du parc. Comme il traversait le jardin, il aperçut tout-à-coup le général devant lui, au détour d'une allée.

À sa vue, il éprouva un trouble qu'il ne put maîtriser. De Varennes était brave, mais il tremblait pour sa maîtresse. Le général lui tendit le billet :

—Je n'ai pas besoin de vous demander, lui dit-il, si c'est à vous qu'il est adressé, puisqu'il porte votre suscription.

—Je comprends tout, monsieur, répondit de Varennes, et je conçois combien vous devez attendre impatiemment votre vengeance. Permettez-moi seulement d'assombrir sur ma tête toute la responsabilité de l'offense qui vous est faite et d'explorer votre pardon pour une femme dont moi seul ai causé la faute.

—C'est trop de dévouement, dit le général avec ironie ; le sort de ma femme regarde que moi. Voici ce que je vous propose : nous allons nous battre dans un massif à côté, sans témoins, après avoir préparé chacun un mot d'écrit pour lequel on n'impute à personne la mort de celui de nous deux qui succombera.

—Je suis à vos ordres, dit de Varennes.

Ils se rendirent à l'endroit désigné. Le général tira une boîte à pistolet des poches de sa redingote de voyage, pria le comte de choisir une des deux armes et de l'autre pour lui. Les deux combattans se placèrent à une distance de dix pas.

—Maintenant, dit le général, que Dieu soit juge entre nous ! A vous, tirez le premier.

—Je n'en ferai rien, répondit de Varennes.

Le général insista. Le comte abaissa son pistolet et lâcha la détente ; mais, par l'effet de sa volonté, soit pure maladresse, la balle alla se perdre dans une touffe de buissons.

Son adversaire riposta par un coup de feu qui atteignit de Varennes.

—Je me sens blessé au cœur, dit-il en tombant. Laissez-vous toucher par prière d'un mourant, et pardonnez à votre femme une faute que je vais expier par la mort.

Le général se sentit ému.

—Mourez en paix, lui dit-il ; personne ne saura ce qui vient de se passer entre nous. Je laisserai ma femme vous pleurer tout à son aise ; mon ressentiment n'aura pas plus longtemps que l'homme qui m'a offensé.

*La fin au prochain numéro.*